

4^e DIMANCHE DE CAREME B 2015

Peut-être, au hasard d'une méditation, avez-vous fait cette expérience. Il y a dans l'évangile des paroles dont on saisit intuitivement, si je puis dire, qu'elles ne sont pas « de main d'homme ». Il me semble que l'une de celles-ci nous est proposée aujourd'hui : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle ». En ces quelques mots, c'est l'évangile entier qui est résumé. Et avec lui, la destinée de l'homme.

Oui, « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ». Que Dieu existe, et même qu'il crée le monde, on peut l'accepter sans trop de danger. Mais qu'il aime ce monde, qu'il aime chacun de ceux qu'il y a placés, voici qui peut nous surprendre, voire nous scandaliser. Oui, Dieu aime. Et il aime l'homme, sa créature rebelle. Bouleversant. Surtout quand on est précisément la créature aimée de la sorte. « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » s'écrie S. Paul aux Galates. Mais qu'est-ce au juste qu'aimer ? Quand disons-nous que nous aimons ? Quand quelque chose ou quelqu'un vient combler en nous un désir. Et un désir traduit une énergie et un élan, en même temps qu'un vide et un manque. Pour nous, bien souvent, aimer, c'est se remplir, c'est prendre. Si vous aimez la tarte aux pommes ou le gâteau aux noix, vous en prenez, et même vous en reprenez. Dans les relations humaines, si vous jugez quelqu'un susceptible de « vous apporter quelque chose », vous n'hésitez pas à le séduire, à l'attirer à vous. Là encore, aimer se conjugue comme prendre. Nous sommes donc à la recherche d'une plénitude. Dès que nous croyons l'avoir identifiée, nous nous efforçons de la saisir, de faire main basse sur elle.

Mais Dieu, lui, ne vit l'amour qu'au registre du don. C'est le message de l'évangile de ce jour. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ». Dieu a aimé, Dieu a donné. Et Dieu n'a pas donné n'importe quoi. Il n'a pas donné de son superflu comme les riches venant au Temple, il a donné de son nécessaire, comme la vieille femme aux deux piécettes. Il a donné son Unique, son « bien aimé », et nous le donnant, souligne S. Paul, « il nous a tout donné ». Ce don que Dieu nous fait nous procure le salut, c'est-à-dire la vie. « De même que le serpent de bronze fut élevé dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne la vie éternelle ». Dieu ne nous donne pas seulement son Fils : il nous le livre. Il le livre à notre bon vouloir. Comme les vigneron de la parabole, nous l'avons mis à mort. Mais, dit S. Pierre, « c'est par ses blessures que nous sommes sauvés ». Comme les Hébreux furent sauvés de la morsure mortelle des serpents en tournant leur regard vers le serpent de bronze, de même, nous sommes sauvés de la mort par celui qui meurt sur la croix.

Mais attention : si Dieu donne la vie en nous donnant Jésus, encore faut-il que nous, nous acceptions de recevoir le don de Dieu. Si Dieu donne, nous, nous avons à recevoir. Et vous savez d'expérience comme il est difficile de recevoir. C'est parfois humiliant. Humiliant parce que, à l'instigation du démon et à la suite de nos pères, nous sommes pétris d'orgueil. Alors, comment pouvoir accueillir le don de Dieu ? Rappelons-nous l'entretien avec Nicodème. Notre évangile de ce jour en est d'ailleurs extrait. Souvenons-nous de la condition que pose Jésus pour le suivre et voir Dieu : renaître d'en haut. Autrement dit, se faire semblable à un petit enfant. L'enfant sait d'instinct recevoir. Il est naturellement humble. Nous, cette humilité, il faut la réapprendre. Se reconnaître pauvre, non pour prendre, comme des prédateurs, mais pour recevoir, comme des enfants. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que celui qui, dans la Trinité, s'est incarné, est le Fils. Dieu nous apprend ainsi à ressembler à son Enfant bien-aimé, à celui qui ne cesse de se recevoir de son Père, dans une parfaite docilité à ce que l'Esprit Saint lui suggère. Le Fils s'est incarné pour que nous apprenions à vivre en fils, prompts à recevoir ce que le Père veut nous donner.

Ce que le Père veut nous donner, c'est le salut, c'est-à-dire la vie en son Fils justement. C'est Dieu qui a l'initiative de notre salut parce qu'il nous a aimés le premier, alors que nous étions encore ses ennemis à cause du péché. S. Paul y insiste : « C'est bien par grâce que vous êtes sauvés, à cause de votre foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. Cela ne vient pas de vos actes, il n'y a pas à en tirer orgueil ». Notons, par parenthèse, que Jésus non plus ne se sauve pas tout seul

de la mort : c'est le Père qui le ressuscite en lui communiquant à nouveau l'Esprit, « qui est Seigneur et qui donne la vie », cet Esprit qu'il avait expiré sur la croix au soir du vendredi saint.

Dieu nous aime en se donnant. Accueillir ce don, c'est croire. Et croire, c'est faire confiance. Aux Hébreux mordus par les serpents, il n'est rien demandé d'autre que de lever les yeux vers le serpent de bronze. A nous, il n'est rien demandé d'autre que de lever les yeux vers « celui que nous avons transpercé ». Un regard qui soit l'expression de tout notre être. Car il y a en nous des blocages. Il y a des domaines où nous n'osons pas faire confiance à Dieu. Et nous sommes alors divisés. Or, tant que nous ne ferons pas l'expérience de l'unité de notre vie, il restera en nous quelque chose d'inachevé, d'amer. Dieu veut notre bonheur. Faisons-lui confiance. Ouvrons-nous à ses dons. Aiguisons nos sens spirituels.